

*Sur la retraite de M. de Talleyrand.*

On est forcé de reconnoître qu'il y a du talent dans la retraite de M. de Talleyrand, et en particulier dans le choix des motifs qui lui servent d'explication. Pour faire ressortir ce chef-d'œuvre d'habileté, il suffit d'en présenter le sens véritable, que voici fort exactement : « Quand j'ai osé me charger de vous, il y a quatre ans, vous étiez excessivement malades, et c'est parce que je vous ai vus abandonnés de tous les autres médecins, livrés à votre peste et prêts à succomber, que je me suis cru obligé d'obéir à la voix qui m'appeloit pour vous secourir. La cure que j'ai entreprise a réussi au-delà de toute espérance. Vous voilà parfaitement guéris et bien portans ; si donc vous retombez en danger, on ne pourra pas dire que c'est ma faute, car le monde est témoin que je vous rends dans un bien bel état, après vous avoir pris dans un bien mauvais. Je vous laisse la paix générale, une politique simplifiée, généralement acceptée et goûtée, un roi connu et admiré de toute l'Europe. Il ne vous reste plus qu'à marcher tout seuls dans la riante voie ou je vous ai mis. Allez, mes enfans, et soyez sages. »

Pour comble de bonheur, M. de Talleyrand rencontre un ministre des affaires étrangères qui ne dit pas non sur tout cela. Au contraire, il est chargé de lui exprimer le parfait contentement de Louis-Philippe sur ce qu'il a si habilement concouru à donner de la stabilité à la monarchie nouvelle, et de la grandeur à sa politique. Ainsi, voilà le compte de M. de Talleyrand arrêté de la manière du monde la plus avantageuse pour lui ; et, quoi qu'il arrive, il ne répond maintenant de rien. Si nous mourons, cela ne le regarde plus. Ce qui l'occupe, c'est de se débarrasser de nous au plus vite, pour qu'on ne puisse pas dire que nous sommes morts entre ses mains. Son plus grand bonheur après celui-là, est de croire qu'il nous attrape, et qu'on prendra peut-être au sérieux les motifs qu'il donne de sa démission d'ambassadeur.

Mais, comme il entre toujours un peu de moquerie dans tout ce qu'il fait ou dit, voici quelque chose qui le trahira ; une des causes qu'il assigne à sa retraite est fondée sur ce que l'Angleterre paroît vouloir suivre une route qui doit lui faire professer un esprit à traditions moins anciennes que le sien. Or, c'est le contraire qui arrive ; et ce raisonnement ne seroit bon que vis-à-vis d'une jeune Angleterre comme notre jeune France, qui youdroit faire des étourderies et des essais périlleux. Jamais l'esprit à traditions anciennes de M. de Talleyrand ne s'est rencontré en meilleure compagnie qu'avec le ministère Peel et Wellington. C'étoit à ses prédécesseurs qu'il falloit dire cela ; et c'est précisément avec eux que l'esprit à traditions anciennes du chef de la diplomatie française a si parfaitement sympathisé pendant quatre ans. On ne peut donc voir là qu'un subterfuge et une contre-vérité.

Nous désirons de tout notre cœur que M. de Talleyrand soit plus sin-

cère dans ce qu'il dit à la fin de sa lettre de démission, en parlant des graves pensées que son grand âge lui suggère. Si ces mots ne devoient pas s'interpréter dans un sens religieux, ils n'auroient aucune signification. Mais, du reste, en les prenant selon leur plus haute portée, ils ne nous étonnent point de la part d'un esprit aussi supérieur. C'est à ceux-là, bien plus qu'aux autres, qu'il appartient de rendre un hommage solennel à la suprême puissance de la religion, et de lui demander un refuge contre les désespoirs, les derniers vides et les néans de la vie humaine. C'est à eux qu'il appartient de comparer ce que valent auprès d'elle les révolutions, qui vous repoussent froidement en disant : *Il est trop tard!* Trop tard!!! Ce mot, inconnu dans la langue du christianisme, la religion ne le dira point à M. de Talleyrand. En passant par tous les faux biens, en traversant toutes les mers orageuses, un homme tel que lui ne sauroit avoir oublié le vrai port. C'est là du moins l'espérance que nous concevons pour lui des graves pensées que son grand âge lui suggère. Nous le répétons avec joie, il n'est point de grand âge qui l'expose à s'entendre dire par la religion : *Il est trop tard!*

#### INTÉRIEUR.

PARIS. — Depuis quelques jours, plusieurs journaux avoient parlé du message du président des Etats-Unis, qu'ils annonçoient être rédigé dans un esprit hostile pour la France. Il est arrivé avant-hier par le paquebot *le Sully*. Ce document, rédigé en effet avec une certaine acreté, nous a paru d'un grand intérêt, et va sans doute donner à penser à nos hommes d'état.

Après avoir fait un exposé des bonnes dispositions de toutes les puissances à l'égard des Etats-Unis, le président continue :

«.... C'est un devoir très-pénible pour moi de vous informer que ce tableau pacifique et satisfaisant de nos relations extérieures ne comprend pas la France pour ce moment. Il n'est pas possible qu'un gouvernement ou un peuple puisse désirer plus sincèrement que nous de conserver des relations plus équitables et plus amicales avec une autre nation que celles que les Etats-Unis désirent conserver avec leur ancienne alliée et amie, la France. Le peuple des Etats-Unis ne pourroit voir sans le plus profond regret une interruption, même passagère, des relations amicales entre les deux pays, et j'éprouve une entière satisfaction à pouvoir vous assurer que la conduite de notre gouvernement a eu un caractère si conciliant, qu'il est impossible de mettre en question notre modération, quelles que soient les conséquences qui pourroient surgir.

» L'histoire des agressions réitérées et non provoquées contre notre commerce par les gouvernemens qui ont existé en France de 1800 à 1817, est trop connue des Américains pour qu'il soit nécessaire d'en retracer les pénibles souvenirs. Il suffira de dire que, depuis de longues années, il ne s'est pas trouvé dans ce pays un ministère qui n'ait pas admis la légalité des réclamations de nos citoyens, et pourtant presque un quart de siècle a été employé à des négociations pour arriver à un résultat.

» Profondément sensible aux effets qui résultent de cet état de choses,